



HAL
open science

Paroles orphelines du génocide des Tutsi

Hélène Dumas

► **To cite this version:**

Hélène Dumas. Paroles orphelines du génocide des Tutsi. *Études : revue de culture contemporaine*, 2021, 2021/7, pp.19-28. halshs-03472958

HAL Id: halshs-03472958

<https://shs.hal.science/halshs-03472958v1>

Submitted on 11 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Paroles orphelines du génocide des Tutsi

Hélène Dumas (CNRS/CESPRA/EHESS)

Hélène Dumas a travaillé pendant de nombreuses années sur les récits écrits par des orphelins et orphelines rescapés du génocide. Ces témoignages d'enfants permettent de commencer à ressentir ce qui semble dépasser toute représentation. Cela questionne aussi la possibilité de mettre en mots une histoire encore trop souvent présentée comme « indicible ».

Pour Yvonne Mutimura

Au moment de sceller sur les pages de son cahier d'écolier les mots charriant les images du sort atroce réservé aux siens par les tueurs, une jeune femme rescapée subvertit très légèrement une maxime désormais attachée à l'expérience des survivants et des survivantes du génocide des Tutsi. Elle écrit : « *Ijoro ribara uwaribonye* », « Seul celui qui a vu la nuit peut la raconter ». De ses visions terribles qui rompent à jamais l'ordre du monde de son enfance, elle établit une description d'une précision acérée, introduisant alors le lecteur au plus près du dessein politique de l'entreprise d'extermination des Tutsi : construction d'une altérité radicale « vérifiée » *par* et *dans* le corps des victimes, rupture irrémédiable de la filiation par l'assassinat systématique des nourrissons et des enfants, exclusion définitive des Tutsi de l'humanité commune. Les gestes de cruauté et de mort décrits avec une insistance patiente par la jeune orpheline hantent pour toujours « sa » nuit, celle qu'elle s'applique à transcrire par l'écriture.

Pour ceux qui n'ont pas traversé l'insondable obscurité de ces trois mois du printemps 1994, comment approcher de telles ténèbres ? Par quels procédés décrire cette ombre portée sur les existences individuelles et collectives puis

tenter, malgré tout, de la rendre intelligible ? Comment accueillir et travailler à partir de l'intensité tragique des mots posés par les survivants sur leur expérience ? Comment extraire ces voix singulières de la déploration compassionnelle et les hisser au rang de sources *véritables*, susceptibles de nourrir l'écriture de l'histoire du génocide ? Car le soupçon, la disqualification de principe au nom de la puissante charge émotionnelle provoquée par ces récits alimentent la tentation de les renvoyer au registre d'une édification morale teintée de mièvrerie.

L'émotion comme enjeu de connaissance

Tenter d'approcher au plus près l'expérience des victimes et des rescapés du génocide à travers leurs gestes d'écriture, grâce à la matérialité d'un corpus constitué d'une centaine de récits de jeunes orphelins et orphelines, âgés pour la plupart de huit à douze ans en 1994, permet au contraire d'entrevoir toute la richesse heuristique d'une démarche de connaissance reposant sur des sources produites par les survivants. Et, parmi eux, les plus vulnérables : des enfants privés de toute protection de la part du monde des adultes. Accepter d'entrer avec eux, avec elles, dans la terrifiante minutie descriptive de la traversée de leur propre nuit ne va pas de soi. Déchiffrer les graphies heurtées masquant les mots d'une violence nue, ou celles, déliées et appliquées, exposant la souffrance d'existences anéanties par l'inexorable politique d'extermination, constitue assurément une épreuve affective et morale. Une épreuve pourtant indissociable d'une quête de sens, contre ce cliché postulant l'opposition entre des affects connotés de manière négative et une intelligence distanciée, valorisée car seule susceptible de produire de la connaissance.

Il y a longtemps que l'artificialité d'une telle posture a fait l'objet d'une critique venue de la discipline historique. Ainsi Arlette Farge est-elle revenue sur « la part de l'émotion » constituant un véritable enjeu épistémologique : « L'émotion

n'exclut pas la raison, elle n'appartient pas qu'aux femmes qu'on dit "si sensibles", donc peu objectives [...]. Elle est tout d'abord un choc, un "inattendu" et un des murs de soutènement de la faculté de comprendre. Il n'est pas d'intelligence sans émotion, pas d'émotion sans intelligence. De fait, l'émotion ressentie fracture les dispositifs habituels de la recherche¹. » Consentir au « dérangement » et, plus encore, à la puissante convocation affective provoquée par des archives renfermant la patiente et douloureuse transcription des gestes et des mots de l'anéantissement programmé d'un groupe humain, inaugure toute démarche d'intelligibilité. L'écho nécessairement assourdi de la violence et de la souffrance contenues dans les pages noircies par les survivants et les survivantes, et parvenue jusqu'à l'historien, se fait condition de l'appréhension des expériences qu'il se propose de décrire pour tenter de comprendre un peu moins mal le génocide. Prêter attention aux subjectivités irréductiblement différentes et s'exprimant à la première personne n'annule pas le travail sur la dimension collective de l'événement, tant les récits apparaissent entre eux cohérents, témoignant au singulier d'une tragédie commune. L'attachement aux aspérités, aux heurts, aux sinuosités des vies singulières inscrit le génocide dans la chair des existences abîmées, au plus près des « mots de souffrance ». Car, comme le rappelait de nouveau Arlette Farge, « saisir cette parole et la travailler, c'est répondre au souci de réintroduire des existences et des singularités dans le discours historique et dessiner à coups de mots des scènes qui sont en fait des événements² ». De ces « scènes-événements », les orphelins se font les scripteurs minutieux, permettant d'accéder à des dimensions nouvelles de l'expérience du génocide des Tutsi. Leurs mots lancent alors l'historien sur autant de pistes le menant tout autant vers des fonds d'archives administratives ou judiciaires que vers la touffeur d'un marais crépitant, l'ondulation d'un plant de sorgho, la tiédeur d'une bananeraie.

¹ Arl. Farge, « La part de l'émotion », *Socio-anthropologie*, n° 27, 2013, p. 99-100 [99-101].

² Arl. Farge, *Des lieux pour l'histoire*, Seuil, 1997, p. 19.

Traduire la langue du génocide

L'exercice de réflexivité sur une expérience de recherche n'est jamais chose aisée. Il l'est d'autant moins sans doute qu'il mêle dimensions personnelles et intellectuelles, de manière indissociable. En effet, l'attention à la parole des rescapés résulte tout à fois de mes attaches affectives avec celles et ceux qui, au cours de cette décennie de travail sur le Rwanda, me sont devenus des êtres chers, que de la rencontre avec un corpus extraordinaire. Sans doute faut-il reconnaître la part indéniable de tels attachements dans la *formation* d'un regard devenu sensible – de plus en plus sensible – à l'irradiation longue et douloureuse du génocide. Ayant rencontré, au hasard du rangement de la bibliothèque de la CNLG³, les cent cinq cahiers rédigés en avril 2006 à l'initiative de l'association Avega⁴ et destinés à composer le matériau essentiel de mon travail, j'en ai saisi immédiatement la valeur historique. Il y a fort à parier que le « savoir affectif » accumulé au long de mes séjours au Rwanda a joué pour beaucoup dans cette rencontre entre l'historienne et sa source. Les voix s'élevant des cahiers portaient les échos d'autres vies brisées, proches, aimées. Tenues à distance du travail de recherche, leur présence n'en a pas moins innervé à bas bruit mes questionnements intellectuels ; elle a tenu en éveil une attention aiguë à la singularité tragique des existences.

L'entreprise de traduction de ces deux mille feuillets en kinyarwanda, réalisée avec l'aide de deux rescapés du génocide, a prolongé cette forme d'entre-soi survivant. L'intimité ainsi établie avec l'écriture des orphelins et des orphelines a permis de faire s'exhaler le grain le plus fin de leurs récits, au plus près de leurs mots, au plus près des souvenirs du bonheur aboli, au plus près des scènes

³ La Commission nationale de lutte contre le génocide (CNLG) est la principale institution publique chargée de la mémoire, de l'histoire et du soutien aux rescapés du génocide. Elle a été mise en place en 2008.

⁴ L'association Avega-Agahozo (association des veuves du génocide d'avril) a vu le jour à la fin de l'année 1994 pour venir en aide aux femmes survivantes. Sur l'histoire d'Avega, voir Esther Mujawayo et Souâd Belhaddad, *SurVivantes. Rwanda – Histoire d'un génocide*, Éditions de l'Aube, « Mikrós », 2004.

de mise à mort, au plus près, enfin, d'un temps jamais scellé du génocide, alors que le dénuement des vies matérielles ranime au quotidien la douleur de la perte. Ce patient labeur de traduction a représenté la première confrontation tant avec le contenu qu'avec ses formes spécifiques d'énonciation. Geste d'écriture sollicité par l'une des plus importantes associations de survivants du génocide, les textes sont en effet *adressés*. Si, pour les jeunes scripteurs, les « parents » (*ababyeyi*) que représentent les responsables d'Avega sont les destinataires privilégiés des « souhaits » (*ibyifuzo*) formulés en conclusion des cahiers, d'autres lecteurs encore font l'objet d'interpellations directes. Elles revêtent tour à tour la forme d'une promesse renouvelée aux parents disparus, d'une volonté affirmée de transmission à leur descendance, ou bien encore d'apostrophes lancées à la face d'un monde jugé indifférent. Ces modalités d'énonciation, qui ne relèvent pas des seuls procédés littéraires, *requièrent* le lecteur, moins invité que sommé d'entrer dans le labyrinthe des pages. Ainsi la forme même de l'écriture veut-elle provoquer *d'abord* la sensibilité de celui ou de celle qui en entreprendra la lecture.

Posés sur la souffrance des deuils répétés et massifs dès l'entame de la description de « la vie d'avant » (*ubuzima bwa mbere*), les mots sont *affectés* au sens propre du terme. La traduction recèle ici un enjeu éthique et scientifique de fidélité à l'investissement affectif si manifeste de la part des scripteurs – certains posent même ensuite, leur « livre » dans les bras, devant l'objectif des organisateurs de l'atelier. Véritables linceuls de papier, les cahiers renferment les noms des disparus, inscrits avec un soin scrupuleux en de longues colonnes, ou bien scandés dans des poèmes. L'évocation des familles laisse apparaître les généalogies assassinées. Ainsi, dès la première page, un jeune homme énumère-t-il l'identité et les dates de naissance de ses parents puis de ses cinq frères et sœurs. Il achève le compte de ses deuils par cette incise : « Tous sont morts en 1994. Il ne reste que moi, Innocent, en vie, seulement », avant de reprendre plus loin : « Après que la mort a pris mes parents et mes frères et sœurs, je suis

resté 1 [*nyuma yo gupfusha ababyeyi banjye n'abanvandinwe nasigaye 1*]⁵. » S'il s'agit ici de reprendre place dans une filiation qui, au Rwanda, n'est pas transmise par un patronyme, les termes mobilisés pour désigner les membres de la famille sont autant de marques d'affection. Si présents en kinyarwanda, les mots exprimant l'amour filial et fraternel devaient trouver en français une traduction qui leur conserve les accents de la tendresse, au risque de la répétition ou du pléonasme. Ainsi, par exemple, l'expression « *akarumuna kanjye* » est demeurée en français « ma toute petite sœur » ou « mon tout petit frère », le préfixe « *aka* » accentuant le jeune âge d'une sœur ou d'un frère cadet⁶. De même, en kinyarwanda, évoquer sa mère ou sa grand-mère par le terme « *mukeyuru* » traduit un respect et un attachement impossibles à restituer en français par son équivalent littéral (« vieille femme »).

Un autre registre du vocabulaire mobilisé a parfois éprouvé les limites de l'exercice de traduction. Ainsi les tueurs sont-ils dépeints au moyen d'expressions soulignant leur énergie meurtrière (*izindi nterahamwe zikaze cyane*), leur goût du sang (*inkoramaraso*), leur férocité (*igitero simusiga*), autant d'épithètes marquant l'effroi des enfants en 1994, puis la colère chevillée à l'écriture, douze ans plus tard. De même, certains champs sémantiques liés à l'organisation des massacres sur les collines ont gardé leur forme originelle en kinyarwanda. Précisément, ces derniers renvoient à l'alarme sonnante le départ de la traque, aux armes et à l'accoutrement des tueurs. Dans les récits, les cris, la clameur (*induru*), poussés d'une colline à l'autre, constituent le premier signal du danger. Les *induru* saturant l'air donnent lieu à la description d'images terrifiantes, les collines elles-mêmes devenant hurlantes, comme dans ces lignes écrites par un jeune homme : « Alors toutes les collines ont poussé *induru* contre nous [*ariko imisozi yose ituvugiriza induru*]⁷. » Au tumulte des voix se mêle le

⁵ Archives de la Commission nationale de lutte contre le génocide, cahier C24GI (né en 1979).

⁶ En kinyarwanda, le genre du cadet est déterminé par celui de son aîné. Si une fille ou une femme emploie « *umurumuna wanjye* », elle désigne « ma petite sœur ». À l'inverse, un garçon désignera par le même terme un frère cadet.

⁷ Archives de la Commission nationale de lutte contre le génocide, cahier C8RNEC (né en 1982).

son grave des « cors » (*amahembe*) et des sifflets stridents (*amafirimbi*). Les parures de feuilles de bananes sèches (*ibirere*) ou vertes (*amakoma*) revêtues par les tueurs apparaissent avec une netteté saisissante à travers la mobilisation de toute la richesse sémantique propre au kinyarwanda. Enfin, certaines armes faites de bois, de forme plus ou moins élancée, effilées ou contondantes, ne sauraient se résumer à l'unique terme de « bâton⁸ ». Ces difficultés, inhérentes à tout exercice de traduction, permettent néanmoins de percevoir toute l'attention qu'a retenue une série d'éléments matériels liés à l'organisation des tueurs.

Une intelligence enfantine du social

Les obstacles linguistiques ne constituèrent pas l'essentiel des épreuves rencontrées. Quand le kinyarwanda et le français trouvaient plus aisément leurs synonymes, surgissaient alors avec une précision terrifiante les scènes de massacre et de cruauté auxquelles assistèrent, enfants, les jeunes scripteurs. Les mots nus posés sur l'extrême violence, conjugués à la restitution, minutieuse jusqu'à l'insupportable, des visions de corps démembrés, des odeurs de sang et de pourriture, *provoque* au plus profond celui ou celle qui s'y trouve confronté. Commotion redoublée par la récurrence de telles « scènes-événements », par l'étendue d'une phénoménologie meurtrière et cruelle dessinant sa terrible cohérence, page après page, récit après récit. Que des enfants soient les auteurs de tels textes n'est pas étranger au puissant saisissement qu'inspirent ces derniers. Encore faut-il tenter de démêler la complexité des sentiments, irréductible à la seule compassion. Dégoût, colère, affliction, sidération face à l'inventivité cruelle des tueurs forment un complexe enchevêtrement

⁸ Au titre des armes mentionnées dans les cahiers figurent plusieurs types de bâtons : *Igisongo* (bâton effilé, taillé en pointe) ; *umujugujugu* (projectile, sorte de bâton que l'on fait tourner bruyamment) ; *urumambo* (petite cheville de bois, pointue, servant à fixer une peau qu'on met à sécher) ; bâton effilé servant de piquet pour délimiter des propriétés ; *ikibando* (morceau de bois contondant, gros bâton, gourdin). Toutes les définitions citées entre guillemets sont extraites du Dictionnaire kinyarwanda-français publié par l'Institut de recherche scientifique et technologique (IRST, Butare) et le Musée royal de l'Afrique centrale (MRAC, Bruxelles, aujourd'hui AfricaMuseum).

d'émotions, agrégées en un souffle provoquant lui-même, et dans un même mouvement, la « stupeur de l'intelligence⁹ ». Travailler l'émotion, puis la mettre « en ordre », c'est refuser l'impuissance politique et intellectuelle à laquelle condamne le sens commun, en réduisant la violence et ses manifestations paroxystiques à un « hors-lieu¹⁰ » du pensable et du dicible.

Sur le papier noirci de leur écriture douloureuse, les orphelins et les orphelines ne font pas le récit d'une barbarie venue du fond des âges, pas plus qu'ils ne s'appliquent à décrire l'humiliation et l'assassinat des leurs pour illustrer un ultime soubresaut de sauvagerie aveugle. Ni accès de folie collective, ni mêlée sanglante anomique, les scènes rapportées dans les cahiers décrivent un système, une rationalité. Faire place à la parole de ces jeunes survivants au sein d'un récit historique consiste précisément à relier les fils singuliers de leur enfance saccagée au dessein politique du génocide. Les jeunes rescapés, à nouveau enfants de 1994 par l'écriture, n'apparaissent pas sous les traits de la passivité victimaire. Comme leurs aïeux, leurs oncles et tantes, leurs parents et les membres de leur fratrie, ils disent comment ils ont tenté de mobiliser leur *savoir* du social et de la topographie, leur foi chrétienne aussi, pour élaborer des stratégies protectrices. Que celles-ci aient été si cruellement déjouées par les tueurs ne justifie pas qu'on les néglige, surtout quand elles conduisirent à radicaliser un peu plus encore les pratiques de massacre. *Acteurs sociaux*, au sens plein du terme, les enfants pourchassés firent preuve d'ingéniosité, de ruse, de désobéissance face à un monde adulte devenu si rapidement impuissant à les protéger, et transformé en menace mortelle. *Métis* de la survie : ici, mensonge sur une « généalogie hutu » afin d'échapper au maillage serré de l'interconnaissance sociale dans les collines de Kibungo ; là, organisation de fragiles microsociétés enfantines dans les plantations de thé de Kibeho... Cette intelligence enfantine du social est d'autant plus importante à décrire qu'elle

⁹ Arl. Farge, *Des lieux pour l'histoire*, op. cit., p. 26.

¹⁰ *Ibid.*, p. 29.

réfléchit, tel un miroir absolument symétrique, l'organisation méticuleuse des tueurs.

Ainsi les auteurs des cahiers portent-ils témoignage de la sophistication avec laquelle fut conduite la volonté politique de leur anéantissement. Si, dans les textes, les tueurs surgissent avec une si implacable précision, c'est qu'ils appartiennent à l'espace familial du voisinage. Prisonnières des frontières vicinales, les victimes voient leurs chances de survie réduites à l'extrême. L'état constitué, d'abord, par les échelons locaux de l'État et comprenant les autorités administratives ainsi que les secteurs opérationnels de l'armée, puis par la réversibilité meurtrière des mondes sociaux et affectifs, fait la preuve d'une redoutable efficacité. Au cœur des récits se dévoile avec une grande netteté l'impératif de verrouillage des frontières de l'interconnaissance sociale, indispensable à l'identification, à la traque, à la mise à mort et, enfin, au recensement macabre. Les victimes sont livrées aux tueurs de *leurs* collines. Le nouvel ordre d'extermination s'impose selon des chronologies différenciées ; il est relayé localement par les bourgmestres, les conseillers de secteurs et les responsables politiques extrémistes. Toute une sociologie des tueurs s'anime sous la plume des orphelins. Les cahiers ménagent aussi une place à la complexité des situations locales, rendant compte, par exemple, de certaines résistances à l'injonction exterminatrice. On songe ici aux récits des rescapés de la commune de Rukira, où le bourgmestre, Donat Ruhigira, accueille les réfugiés des collines environnantes et refuse la mise à mort de ses administrés tutsi. Une opposition brisée par l'intervention des miliciens *interahamwe*, les 11 et 12 avril 1994, qui nourrit à son tour le flot des réfugiés vers l'église de Nyarubuye, plus au sud ; ils y seront assassinés en masse les 15, 16 et 17 avril.

À l'évidence, l'émotion contenue et transmise par les récits des survivants, pour peu que l'on consente à « s'en servir comme d'un outil de reconnaissance et de

connaissance¹¹ », *enrichit* considérablement le savoir historique sur les dynamiques complexes du génocide. Et ce d'autant plus qu'une intelligence aiguisée par les affects éclaire le rôle d'acteurs spécifiques placés en position intermédiaire entre les rouages administratifs et militaires locaux et le monde des voisinages. À cet égard, les miliciens *interahamwe* impriment leur présence redoutable dans les récits des enfants. Dotés d'une capacité de mobilité s'étendant au-delà des frontières communales, rompus à l'usage des armes à feu et entraînés militairement à partir de 1992, ils font la preuve de leur zèle meurtrier au cours des massacres exécutés dans les édifices religieux, tout comme ils se révèlent les agents efficaces de la mise au pas de l'administration locale, en cas de résistance. Signe de leur puissance, ils assassinent le préfet de Kibungu, Godefroid Ruzindana, avec toute sa famille, le 24 avril¹². Très souvent cités au titre d'acteurs centraux du génocide, les miliciens *interahamwe* n'ont, à ce jour, guère fait l'objet d'une étude systématique qui examinerait leurs modalités de recrutement, d'entraînement puis d'engagement dans la violence exterminatrice, cela dans une perspective dialectique entre échelles nationale et locale. Sans doute des archives d'une autre nature seront-elles indispensables pour étayer cette histoire-là. Néanmoins, c'est bien dans la finesse du grain descriptif de la milice *interahamwe* au sein des récits des orphelins que l'intuition historiographique peut trouver son meilleur ancrage.

La richesse heuristique de la source survivante ne s'épuise pas au moment où nos repères calendaires marquent la fin du génocide, à la mi-juillet 1994. Les relations de cette « vie d'orphelin sans fin » dérangent les chronologies assignées à l'événement. Depuis l'*intérieur* des subjectivités rescapées, le temps du génocide apparaît bel et bien infini, conduisant à questionner l'idée même d'un « après ». Quand le dénuement des vies matérielles se conjugue à la

¹¹ *Ibid.*, p. 26.

¹² République rwandaise, Tribunal de première instance de Kibungu, Jugement du 31 juillet 2001. Au cours de leur procès devant les juridictions rwandaises, deux des responsables de l'assassinat du préfet et de sa famille ont avoué leur crime et en ont rapporté les circonstances sur une barrière située dans le secteur Bare, au sud de la préfecture de Kibungu, à quelques kilomètres de la frontière burundaise.

permanence de l'hostilité du voisinage, quand la douleur habite si durablement les corps et la psyché, est-il encore possible de penser la clôture de l'événement¹³ ? Interroger les chronologies en quête d'intelligibilité dirige légitimement l'attention vers le temps long précédant la rupture de 1994. Les rythmes politiques, judiciaires et sociaux imprimés aux temporalités collectives et individuelles *après* l'arrêt des massacres s'inscrivent également dans l'histoire du génocide. Tout aussi denses, elles sont dignes d'attention.

Extraire les paroles orphelines du génocide du seul registre de la déploration compassionnelle, s'en saisir en historienne pour tenter de dissiper, ne serait-ce qu'un peu, l'épaisseur des ténèbres traversées par les rescapés, en extraire toutes les ressources de savoir, si précieuses pour l'écriture du génocide des Tutsi : autant de chemins sur lesquels me convoquèrent, un jour d'octobre 2016, cent cinq cahiers d'écolier, tirés du repos poussiéreux d'une bibliothèque. En tournant leurs pages, en lisant leurs mots en kinyarwanda puis en français, jamais il ne me fut possible d'échapper au puissant ébranlement qu'ils ont provoqué. Pour répondre à leur usage répété des *imigani* (« proverbes »), je m'autorise ici à conclure par celui-ci : « *Kami ka muntu ni umutima we* », « Le cœur est le siège de l'intelligence ».

¹³ Ce questionnement est mené dans le cadre d'une étude comparative entre l'histoire des survivants des génocides arménien et tutsi avec Anouche Kunth dans le cadre de l'Agence nationale de la recherche Fali (« Face à l'irréparable »), 2019-2022.